

Un entretien avec Saul Bellow
« La culture, c'est de l'esbroufe ! »

Le Nouvel Observateur, 7 mars 2002

Prix Nobel de littérature en 1976, l'auteur de « Herzog » est à 87 ans l'un des plus grands écrivains américains vivants. Alors que son nouveau roman, *Ravelstein*, sort en France, Fritz J. Raddatz, chroniqueur littéraire à l'hebdomadaire *Die Zeit*, a pu rencontrer ce romancier mythique

Fritz J. Raddatz. - *Dans Ravelstein, vous vous êtes inspiré de la vie du sociologue américain Allan Bloom. Peut-on donc considérer votre livre comme un roman à part entière ?*

Saul Bellow. - Tout ce que j'écris finit par être une sorte de roman. Ce qui est important, ce n'est d'ailleurs pas le résultat, mais le processus d'écriture. Alberto Moravia m'a dit un jour : « *Les romans sont toujours un morceau de la vie du romancier.* » J'aime bien citer cette phrase.

F. J. Raddatz. - *Mais pourquoi raconter, comme Vargas Llosa dans son nouveau livre sur le dictateur Trujillo, la vie d'un homme qui a réellement existé ?*

S. Bellow. - Il y a peut-être l'influence des médias sur le public, qui exigent un travail précis, vérifiable, une sorte de fiabilité technique. Pour moi, c'est autre chose. Certes j'étais ami avec Allan Bloom, il m'avait même demandé d'écrire un jour sa biographie. Mais l'essentiel était de composer un texte narratif rigoureux qui génère ensuite un personnage. Mon ambition n'était pas de dessiner une silhouette, mais, plus modestement, de créer, à partir d'éclats du monde, un univers particulier. Dans le cas d'Allan Bloom, j'ai eu beaucoup de mal à y parvenir, surtout à cause de son homosexualité. Je continue à m'en vouloir un peu de cette révélation posthume ; mais, après tout, c'était un élément de sa personnalité.

F. J. Raddatz. - *Votre livre a fait scandale quand il est sorti en Amérique. Est-ce justement parce que l'homosexualité est encore un tabou ?*

S. Bellow. - La société, c'est vrai, continue à réagir comme autrefois quand s'annonçait un lépreux. Cela dit, il fallait en parler, car le livre porte aussi sur ses thèses provocantes.

F. J. Raddatz. - *Nous avons justement une expression pour ce genre de livres : le roman à thèse.*

S. Bellow. - C'est une expression très européenne. Cette idée de culture - mes parents russes parlaient toujours de « *culturnij* » - est étrangère aux Américains, même aux Américains cultivés qui sortent d'une bonne université. Ils n'ont pas le goût de la *culturnij*. Moi-même, je l'ai souvent soupçonnée d'être une esbroufe. Voyez-vous, cette fascination pour les idées, voire les idéologies, me répugne. Naturellement, je sais que Thomas Mann était un écrivain talentueux ; mais toutes ces manières intellectuelles, ces accents pléthoriques, dans la *Montagne magique* par exemple, ont noyé le livre, l'ont surchargé. Quant à l'idée qu'un écrivain doit s'impliquer culturellement, personnellement je la refuse catégoriquement. Cela n'a rien à voir avec l'art, avec la littérature. L'engagement de l'écrivain, c'est de la technique culturelle, de la quincaillerie, une sorte de machine à éplucher les pommes de terre, à laquelle les Américains d'ailleurs résistent beaucoup.

F. J. Raddatz. - *Mais Allan Bloom, votre héros, ne met-il pas justement en cause le déficit culturel de l'Amérique ?*

S. Bellow. - Permettez-moi d'entrer un peu dans les détails. Pour moi, Bloom n'est pas un intellectuel engagé, il ne militait pas pour plus de Mallarmé ou moins de Sigmund Freud. Pour moi, c'est un trophée que l'on vénère. Un personnage aux innombrables facettes, qui connaissait Homère aussi bien que l'hôtel Crillon, aimait les symbolistes autant que la haute couture française, était entiché de culture comme des garçons qu'il draguait dans les rues de Paris. Une personnalité étincelante, idéale à tout point de vue pour réfuter la thèse absurde de la mort du roman. Le succès de mon livre montre d'ailleurs qu'il y a toujours un intérêt, chez le lecteur, pour des personnalités extraordinaires, et que s'il est souvent mis en jachère il ne demande qu'à être réveillé. Bloom était un homme cultivé, mais c'était avant tout un virtuose de la vie. Il détestait la vantardise, les chichis intellectuels.

F. J. Raddatz. - *Vous aussi, vous pourfendez volontiers les intellectuels.*

S. Bellow. - Pour un véritable intellectuel, il y a mille crâneurs.

F. J. Raddatz. - *Les Européens sont-ils ces crâneurs que vous dénoncez ?*

S. Bellow. - Je me méfie, en effet, du zèle culturel européen, de cette vantardise, et je ne crois absolument pas que l'épicier connaisse Rousseau et Diderot. Qui plus est, j'estime que tous les livres n'ont eu que peu d'influence sur l'humanité en général. Tenez, vous qui venez d'Allemagne, vous ne croyez pas sérieusement que le pays qui a déclenché deux guerres mondiales puisse se flatter en même temps d'avoir donné naissance à Beethoven et à Goethe. C'est de la bouffonnerie. Comment l'Allemagne, si fière de son grand écrivain qu'elle connaissait toutes les femmes de sa vie, a-t-elle pu assaillir le monde entier ? N'oubliez pas que vous parlez à un juif. J'ai une très bonne mémoire, une mémoire juive.

F. J. Raddatz. - *Après tous ces honneurs, ce prix Nobel, ce National Book Award, vous continuez d'affirmer, comme vous l'avez écrit jadis : « Personne n'a besoin de nous, personne ne nous lit, personne ne nous connaît » ?*

S. Bellow. - Oui et non. Si vous allez aujourd'hui dans une petite ville du Middle West, vous serez étonné du nombre de prêts, à la bibliothèque municipale, de livres de Walt Whitman ou de Marcel Proust. On peut sans doute déplorer, et moi le premier, la défaillance de nos universités et le fait qu'environ dix pour cent seulement de notre population s'intéresse à la littérature. En même temps, jamais Flaubert ni Fielding n'ont pu se vanter d'avoir, comme aujourd'hui chez nous, près de 250 000 lecteurs. Mais comment cela est-il assimilé ? Comme l'enseignement des missionnaires par les sauvages, peut-être. En tout cas, je ne connais personne ici qui se flatte que l'Amérique soit le pays de Walt Whitman.

F. J. Raddatz. - *Revenons à votre identité juive. Ce sont surtout les immigrants juifs qui ont propagé en Amérique les idées progressistes. Vous-même étiez marxiste dans votre jeunesse. Quand et pourquoi avez-vous cessé de l'être ?*

S. Bellow. - Pour reprendre une expression yiddish, je pourrais dire que « le marxisme est une coquille d'œuf qu'on n'en finit pas de gober ». Ou, pour citer encore un collègue : « *Qui n'est pas marxiste avant 30 ans n'a pas de cœur ; qui est communiste après 30 ans n'a pas d'intelligence.* » Très jeune étudiant, je me suis rapproché du marxisme, mais j'ai découvert très vite que je n'étais pas dans la ligne du Parti. C'est ce que je reproche à Sartre, par exemple, toutes ces sornettes, à l'époque, sur la grande Union soviétique, sans laquelle nous n'aurions pu survivre, et dont nous devons soutenir le modèle marxiste. Et le tout après la guerre, sans même évoquer les crimes du stalinisme.

F. J. Raddatz. - *Sartre, Camus et Merleau-Ponty débattaient surtout d'une chose : Hitler aurait-il pu être battu sans l'Union soviétique ?*

S. Bellow. - Je ne donne pas cher d'un débat intellectuel qui produit des idioties aussi puérides. En tant que romancier, je garde en mémoire l'image d'Arthur Koestler intervenant dans le Chicago de l'immédiat après-guerre. Quelqu'un dans le public lui demanda comment il avait passé sa journée. Et celui-ci de répondre qu'il était allé au port témoigner de sa solidarité aux dockers en grève et, du même coup, à la classe ouvrière du monde entier. « *Je n'ai vu aucun de vous là-bas* », s'exclama-t-il en apostrophant le public. Pures balivernes.

F. J. Raddatz. - *Tempêtes, succès, catastrophes, récemment une maladie grave... Avez-vous des remords, ou êtes-vous satisfait de votre vie ?*

S. Bellow. - J'ai un regret que je peux formuler très précisément : dans tous mes romans, j'ai évité de parler des grands événements du siècle. Je n'ai jamais essayé, même timidement, de faire la place, dans mon œuvre, aux sentiments qu'ils ont déclenchés. C'est en cela, oui, que je me déçois profondément moi-même.

Propos recueillis par
FRITZJ. RADDATZ
(Traduction Geneviève Carcopino)
© Fritz J. Raddatz